



HAL
open science

Les larmes de Fon. Sexe, tourisme et affects en Thaïlande

Sébastien Y. Roux

► **To cite this version:**

Sébastien Y. Roux. Les larmes de Fon. Sexe, tourisme et affects en Thaïlande. Christophe Broqua; Catherine Deschamps. *L'échange économique-sexuel*, Editions de l'Ehess, pp.339-362, 2014, 978-2-7132-2459-1. halshs-01417458

HAL Id: halshs-01417458

<https://shs.hal.science/halshs-01417458>

Submitted on 17 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sébastien Roux

Chargé de recherche au Cnrs, LISST-Cas (UMR 5193)

Les larmes de Fon Sexe, tourisme et affects en Thaïlande

Depuis le début des années 2000, le renouveau des études sur la prostitution¹ a permis d'accroître la visibilité des travaux de Paola Tabet. Encore peu connus outre-atlantique, ses écrits ont influencé toute une génération de jeunes chercheurs et chercheuses francophones étudiant l'intrication entre le sexuel et l'économique. Le succès contemporain de ses travaux témoigne de la vivacité de sa pensée et de sa force heuristique. Mais il appelle aussi à une certaine vigilance quant à l'usage parfois routinisé d'un concept devenu central : le continuum de l'échange économique-sexuel.

Paola Tabet étudie de longue date la compensation masculine de la sexualité féminine. L'expression a toutefois rencontré une nouvelle audience partir de la parution en 2004 de son ouvrage *La grande arnaque : Sexualité des femmes et échange économique-sexuel* (Tabet, 2004). Si le continuum de l'échange économique-sexuel permet de penser l'intégralité des échanges sexuels, la réception des travaux de Paola Tabet a progressivement déplacé la notion vers la sexualité dite « transactionnelle », centrée sur la diversité des rémunérations engagées contre services sexuels. Le continuum de l'échange économique-sexuel permettait à l'origine d'analyser l'ensemble des échanges sexuels entre hommes et femmes ; à l'inverse, la sexualité transactionnelle sert davantage à dépasser la prostitution (comme concept) pour penser ses marges. En effet, la sexualité transactionnelle est aujourd'hui mobilisée pour traiter ce qui serait prostitutionnel sans l'être² (validant la croyance implicite quant à une réalité de la prostitution), quand la puissance critique du concept d'échange économique-sexuel permettait d'interroger les logiques économiques inhérentes à toute sexualité hétérosexuelle. Cette restriction progressive du concept a toutefois facilité la compréhension des situations aux marges des catégorisations implicites opposant sexualité conjugale et prostitution, amour et stratégie, romantisme et vénalité. Elle a également accéléré le déplacement du regard scientifique des relations socialement définies comme prostitutionnelles (les études sur « la » prostitution) aux formes indigènes de classement (l'analyse des transactions sexuelles et les jugements qu'elles suscitent). La détermination socio-historique du vénal s'est ainsi vu problématisée, les recherches en sciences sociales développant un intérêt nouveau pour les « lignes de fractures » (Tabet, 2004 : 37) qui caractérisent les systèmes de classement. Mais

¹ Le terme est ici repris comme catégorie de sens commun.

² La sexualité transactionnelle serait ainsi une forme d'infra-prostitutionnalité qui critique (et étend) la perception du prostitutionnel, plus qu'il ne l'annule en montrant l'intrication entre économie et sexualité/ Voir à ce sujet Hunter, 2002, et Broqua et Eboko, 2009.

in BROQUA Christophe & DESCHAMPS Catherine (dir.), *L'échange economico-sexuel*, Paris, Editions de l'Ehess, 2014, pp.339-362

l'usage croissant du « continuum de l'échange economico-sexuel » a également favorisé un recours à la notion comme outil descriptif pour rendre compte de situations pratiques ambiguës, davantage que pour caractériser un système au sein duquel s'effectue l'échange dissymétrique entre sexualité féminine et rétribution masculine.

Cette distorsion entre l'ambition théorique du concept et son usage pratique n'est pas en soi problématique, si tant est que ce déplacement et ses conséquences analytiques soient explicités. Or, dans le cas de la théorie de l'échange economico-sexuel, on peut observer une tension relativement forte entre un outil conceptuel forgé dans la tradition du féminisme matérialiste et son emploi dans des travaux contemporains qui s'inscrivent davantage dans un moment scientifique marqué par une revivification de l'ethnographie et, à travers elle, d'une forme de « retour du sujet ». Pour le dire autrement, si l'échange economico-sexuel permettait initialement de penser la *structure* de relations inégales, il est aujourd'hui utilisé pour traiter des *interactions* et des circulations pratiques entre individus inégalement dotés, sans que cette évolution ne soit problématisée.

À l'occasion d'une thèse puis d'un livre sur le « tourisme sexuel »³ en Thaïlande, j'ai été confronté à cette tension entre la force d'un concept analytique et la difficulté de son emploi pour décrire et qualifier les relations que j'observais (Roux, 2011). Cette publication collective m'offre la possibilité de revenir sur l'intérêt de la notion et les difficultés qu'elle a pu susciter, dans l'espoir d'une double utilité. Ce retour critique force d'abord à s'interroger sur les termes d'un dialogue productif entre une certaine tradition féministe matérialiste et des contributions ethnographiques contemporaines qui tentent de réintroduire la question du sujet dans l'analyse de la domination, y compris masculine. Cette lecture entend ensuite s'inscrire dans une volonté de dépassement scientifique qui, sans renier les apports antérieurs, souhaite interroger certaines difficultés soulevées par la théorie matérialiste qui peine parfois à lier analyse structurelle et données empiriques.

Cette perspective est nécessairement située. Elle s'inscrit d'abord dans un moment historique particulier où s'exprime une certaine méfiance à l'égard des analyses systémiques, de plus en plus délaissées au profit d'études ethnographiques circonscrites. Elle émerge ensuite d'une expérience pratique de recherche, nécessairement singulière, sur les relations sexuelles et affectives en contexte touristique. Souhaitant étudier les échanges sexuels entre touristes et populations locales, j'ai réalisé entre 2004 et 2007 une enquête ethnographique à Patpong, l'un des principaux quartiers de Bangkok dédié au commerce international du sexe. Si le concept d'échange economico-sexuel a éclairé la structure des relations, il a peiné à rendre compte de la richesse des subjectivités féminines auxquelles permet pourtant d'accéder la méthode ethnographique. Après avoir fourni quelques explications quant au fonctionnement particulier de Patpong, j'aimerais montrer la plus-value potentielle d'une approche centrée moins sur la structure que sur les sujets. L'analyse scientifique de la domination ne peut faire l'impasse sur les relations interindividuelles, y compris lorsqu'elles s'avèrent ambivalentes, émotionnelles et potentiellement contre intuitives. Et sans renoncer aux acquis et à la force critique du féminisme matérialiste, il importe d'essayer d'articuler structure et interaction, cadre et individus – dépassant ainsi une opposition aporétique trop souvent reproduite en sciences sociales – pour rendre compte des situations qui s'observent et, à travers elles, défendre la possibilité d'accéder à un peu plus de vérité sur le monde social.

³ L'expression est sujette à caution et devrait, en toute rigueur, être systématiquement utilisée entre guillemets pour rappeler qu'elle est une construction sociale traversée d'enjeux politiques et moraux, différemment investie dans l'histoire par des agents aux intérêts divergents. Par souci de simplification, je l'emploierai sans précaution typographique.

1. Ambivalence ethnographique

En revenant sur l'historiographie récente du tourisme sexuel, je souhaiterai d'abord rappeler que la réintégration du sujet dans les analyses de la domination est une préoccupation actuellement partagée, de plus en plus prégnante dans la littérature scientifique. Cette interrogation émerge directement de considérations pratiques et de problèmes méthodologiques soulevés par la multiplication des recherches sur les femmes dominées. Ensuite, à travers un retour réflexif sur une situation d'enquête particulière, je témoignerai d'un moment où les schèmes interprétatifs habituels se brouillent et appellent à penser des dispositifs capables de rendre compte conjointement des contraintes et d'une capacité d'agir (*agency*).

1.1. Repères historiographiques

Les premiers textes sur le tourisme sexuel datent du début des années 1980 et apparaissent à l'interface entre mondes académique et militant. Ces prises de position sur les liens entre tourisme et prostitution sont profondément marquées par une lecture politique et morale condamnant « l'exploitation » des femmes du Sud par les hommes du Nord, accusés de jouir de l'incorporation de la sexualité féminine à une économie des loisirs en expansion⁴. Avec son industrie du sexe visible et développée, l'Asie du Sud-est apparaît comme un terrain privilégié pour penser les liens entre tourisme et prostitution. La Thaïlande, où la présence d'infrastructures héritées de la Guerre du Vietnam a facilité le développement rapide du tourisme, apparaît notamment comme un cas exemplaire de l'articulation patriarcale entre impérialismes militaire, économique et sexuel (Enloe, 2000 [1989]). Ces contributions pionnières se distinguent par une vision globale de la prostitution Nord-Sud, et cherchent moins à caractériser les échanges pratiques qu'à penser l'intrication des rapports de domination qui transforment la sexualité des femmes asiatiques en bien (accumulable et exploitable), mis au profit du développement capitaliste des espaces périphériques.

Au début des années 1990, la conjonction d'un double phénomène transforme l'attention sociale – et scientifique – portée au tourisme sexuel. Dans un premier temps, la mondialisation de l'épidémie de VIH appelle à davantage de connaissances sur des pratiques prostitutionnelles accusées de favoriser la mobilité du virus et entraîne, dans certaines destinations touristiques, une focalisation de l'attention des autorités gouvernementales et médicales sur les femmes prostituées. Ensuite, le développement extrêmement rapide d'une « croisade morale » contre « l'exploitation sexuelle des enfants dans le tourisme » impose la mise en question des pratiques sexuelles des touristes internationaux. Certains agents militants particulièrement efficaces diffusent une représentation de l'industrie touristique comme pourvoyeuse de services sexuels pédophiles et dépeignent quelques destinations comme des espaces impuissants et dépassés, voire collaborateurs de leur propre domination. Non seulement le sentiment d'urgence sanitaire et morale entraîne un besoin direct de connaissances, mais l'imposition du tourisme sexuel comme problème social prioritaire suscite une curiosité renouvelée pour la mondialisation de la sexualité. Rapports commandés et études financées se succèdent, bientôt suivis par une recherche plus académique contrainte par une temporalité plus longue. Cette nouvelle activité scientifique dépossède partiellement les études féministes d'une problématique qu'elles avaient pourtant participé à définir, en diversifiant les analyses et les problématiques. La prostitution dans le tourisme dépasse alors le cadre des études féministes pour enrichir des contributions davantage issues de

⁴ Voir par exemple Truong, 1983.

l'anthropologie médicale (Manderson, 1992), du tourisme (Cohen, 2001 [1996]) ou de l'enfance (Montgomery, 2001).

À partir de la fin des années 1990, une nouvelle génération de chercheur-e-s réinvestissent la question du tourisme sexuel à partir d'enquêtes ethnographiques. Ce renouveau s'explique pour partie par le succès croissant des études de genre auprès des étudiant-e-s de sciences humaines, et par la reconnaissance grandissante de l'ethnographie comme méthode légitime d'objectivation⁵. L'ouvrage de Denise Brennan *What's Love Got to Do With It?* (Brennan, 2004) peut être considéré comme l'une des premières contributions caractérisant le traitement actuel du tourisme sexuel en sciences sociales. Par une enquête de longue durée conduite dans la ville de Sosúa (République dominicaine), l'auteure montre comment fonctionnent en pratique les interactions entre femmes dominicaines et touristes internationaux, plus qu'elle ne cherche à définir les rapports inégaux qui fondent le cadre dans lequel s'inscrivent les relations, insérées dans des systèmes de contraintes non équivalents. Depuis le début des années 2000, d'autres contributions se sont succédé pour éclairer ces échanges particuliers ; elles conservent majoritairement la même orientation méthodologique et théorique.

1.2. Le sexe à Patpong

En Thaïlande, les espaces prostitutionnels dédiés aux touristes occidentaux fonctionnent selon des règles particulières qui les différencient des lieux de prostitution fréquentés par une clientèle locale. Développés à partir du milieu des années 1970, ces espaces sont aujourd'hui médiatisés, visibles, insérés dans le tissu urbain local ; ils ont logiquement participé à la représentation internationale de la Thaïlande comme bordel touristique, et des Thaïlandaises comme prostituées (Vanaspong, 2002). Outre Bangkok, ils sont concentrés dans les principales destinations du pays, comme Pattaya, Phuket (Patong), Chiang Mai, Koh Samui ou Hua Hin. À Bangkok, les quatre espaces les plus connus et les plus fréquentés restent Nana (le plus vaste), Patpong (le plus célèbre), Soi Cowboy et Sukhumvit Soi 33. Souhaitant analyser conjointement les pratiques et les discours, je me suis concentré sur Patpong – le lieu le plus commenté (et fantasmé) lorsqu'on évoque le tourisme sexuel en Thaïlande. Sans détailler trop longuement les règles qui régissent cet espace (ni les différences qui le distinguent des zones concurrentes), quelques précisions sont nécessaires pour saisir le cadre dans lequel ont émergé certains questionnements sur l'articulation entre sujet et domination.

Patpong est un espace restreint, organisé autour de deux rues parallèles d'environ 300 mètres de long. Dès le milieu des années 1960, il propose des offres commerciales aux soldats américains engagés au Vietnam, de repos à Bangkok. Aux hôtels et bars initiaux s'adjoignent rapidement des lieux de rencontre sexuelle entre Thaïlandaises et *farangs* (occidentaux). Au lendemain de la guerre, les propriétaires développent les offres sexuelles pour un public désormais touristique. Le succès du quartier va de pair avec son extension et la spécialisation progressive des établissements. Patpong propose dorénavant des offres prostitutionnelles diverses, destinées à une clientèle hétérosexuelle masculine occidentale (Patpong 1 et 2), mais aussi japonaise (Soi Thaniya) et homosexuelle masculine (Soi 4 et Duangthawee Plaza).

Le quartier abrite des offres relativement codifiées. Quelques rares lieux permettent la consommation directe d'un service sexuel (*massage parlors* notamment), mais la plupart des établissements restent des lieux de rencontre. Parmi eux, les plus visibles restent les fameux *go-go bars*, où des femmes salariées dansent sur des podiums, attendant d'être sélectionnées par les clients assis sur des estrades entourant la scène centrale. Aux *go-go bars* s'ajoutent les *beer bars* – littéralement « bars à bières ». Ces établissements plus petits sont ouverts sur la

⁵ Sur l'ethnographie contemporaine de la mondialisation, voir notamment Burawoy *et al.*, 2000.

rue ; les *farangs* qui le souhaitent peuvent s'asseoir au comptoir en compagnie d'une Thaïlandaise, salariée ou *free-lance*, qui touche un pourcentage sur les boissons consommées. Enfin, on trouve à Patpong un certain nombre d'établissements non directement sexuels – comme des restaurants, discothèques ou *lounges* – qui, s'ils ne salarient ni ne mettent en scène explicitement des offres sexuelles, facilitent la rencontre entre occidentaux et populations locales. Ainsi, Patpong présente la particularité d'offrir une incarnation spatiale de la logique du continuum. Et entre les deux pôles que constituent, d'un côté, les *massage parlors* et la consommation possible de services sexuels et, de l'autre, les discothèques, bars ou restaurants où se déroulent une relation de séduction « ordinaire », l'espace abrite une gamme diversifiée de transactions sexuelles.

Le destin des Thaïlandaises qui viennent à Patpong est relativement variable et dépend pour beaucoup des lieux qu'elles investissent. Il apparaît difficile de réunir dans une communauté homogène des expériences aussi variées que celle d'une masseuse anonyme d'un *massage parlor*, contrainte de satisfaire les exigences sexuelles d'un touriste de passage, avec celle d'une jeune serveuse d'un *lounge* à succès qui accepte de temps à autre de finir la nuit avec des clients choisis. Mais c'est justement dans cette variabilité que réside pour partie l'attractivité du quartier parmi les Thaïlandaises : ce sont moins les situations difficiles qui fonctionnent comme repoussoir que les rêves de « réussite » qui attirent de nouvelles candidates. La diversité d'expériences se retrouve dans la variabilité des revenus générés. Pour les femmes salariées, les revenus mensuels fixes restent faibles et oscillent le plus souvent autour de 6 000 à 7 000 bahts (120 à 140 euros)⁶. S'ajoutent à ce montant les bénéfices des actes sexuels lorsqu'ils sont tarifés ; à Patpong, en moyenne, un *short-time* d'environ 3h rapporte entre 2 000 à 3 000 bahts (négociés). Ainsi, l'employée d'un *go-go bar* peut en réalité espérer gagner autour de 30 000 à 40 000 bahts mensuels, la part variable des revenus s'avérant bien supérieure à la part fixe. Bien évidemment, pour les Thaïlandaises « travaillant » dans les établissements non directement sexuels, les bénéfices matériels de la fréquentation des *farangs* sont plus difficilement quantifiables. Mais là encore, et même s'ils prennent des formes variées (pourboires, cadeaux, « dépannages », etc.), ces montants peuvent s'avérer importants. Et il n'est pas rare que les femmes de Patpong accèdent à des revenus 5 à 6 fois supérieurs à ceux qu'elles toucheraient dans les emplois salariés auxquels les destinaient leur origine sociale et leur faible niveau de qualification.

Mais la seule perspective d'un enrichissement rapide ne suffit pas à saisir l'inscription du commerce de la sexualité comme forme déviante mais envisageable de réussite sociale. Aux tentations matérielles et financières s'ajoutent un ensemble de normes et de valeurs qui permettent la réalisation et la reproduction des échanges, au sein du quartier comme dans d'autres espaces sociaux stratégiques (familles, villages d'origine des jeunes femmes, etc.). En Thaïlande – et principalement dans les milieux ruraux dont sont issues la plupart des jeunes filles travaillant à Patpong – cette « économie morale » de la prostitution touristique (Roux, 2012) tend à rapprocher les relations nouées auprès des étrangers d'une forme acceptable de conjugalité. Ainsi, par exemple, le champ lexical du commerce (« client », « prix », « tarif ») est limité. Comme il se peut que les relations dépassent le cadre fixe des échanges sexuels négociés, les jeunes femmes préfèrent insister sur les activités qu'elles peuvent réaliser avec les *farangs* (sorties, vacances, restaurants, etc.), les cadeaux qu'ils leur offrent ou les caractères respectifs de leurs « chéris », « copains », « compagnons » voire « maris ». Ainsi, et même si la plupart des relations restent tarifées et contractuelles, certaines unions se rapprochent d'une forme légitime de sexualité, s'alignant sur un standard de

⁶ Par souci de simplification, les conversions dans le corps du texte sont établies sur la base d'1 € = 50 bahts. La somme mentionnée dépasse de peu le salaire minimum à Bangkok, qui s'élevait en 2010 à 206 bahts journaliers.

conjugalité qui tait l'intérêt à s'unir. Certes, ces stratégies discursives – conscientes ou inconscientes – n'évacuent pas tout soupçon quant à la potentialité vénale des relations, pour celles et ceux qui y participent, en témoignent ou les commentent. Mais les échanges economico-sexuels entre Thaïlandaises et *farangs* n'en sont pas moins facilités par un ensemble de normes et de valeurs – locales, contextuelles et historiques – qui tendent à brouiller les formes habituelles de classement entre « prostitution » et « sexualité ordinaire ». Ainsi, à l'opposé des visions misérabilistes qui caractérisent majoritairement les prises de position sur le tourisme sexuel, l'imprégnation ethnographique permet de révéler les bénéfices que les Thaïlandaises peuvent tirer d'une situation de domination. Les pratiques et discours quotidiens des hommes et des femmes de Patpong, l'observation des avantages matériels et symboliques obtenus ou les manifestations d'une certaine « émancipation » ponctuelle quant à certaines contraintes sociales qui traversent la société thaïlandaise⁷ ont même pu favoriser certains excès interprétatifs renvoyant la sexualité commerciale à une forme de stratégie entrepreneuriale (Odzer, 1994). Ces visions enchantées ont déjà fait l'objet de critiques virulentes, pour certaines justifiées (Bishop & Robinson, 2004). Mais elles témoignent aussi de la difficulté à penser l'articulation d'une pluralité de rapports de domination, non seulement lorsque ce cadre oppressif n'est pas perçu comme tel, mais surtout lorsqu'il est *aussi* producteur de ressources nouvelles.

1.3. Fon

En juillet 2007, une quinzaine de jours avant la fin de mon terrain en Thaïlande, Fon a accepté de m'accorder un entretien. Cela faisait 22 mois que j'étudiais les relations prostitutionnelles dans le tourisme à Bangkok, mais je ne la connaissais que depuis quelques semaines. Elle avait récemment rejoint *Empower*, l'association de travailleuses sexuelles de Patpong où je donnais bénévolement des cours d'anglais. Elle avait progressivement intégré le petit groupe d'amis avec lesquels j'entretenais des liens privilégiés et nous avons eu l'occasion de sympathiser. Nous n'étions pas particulièrement proches pour autant : Fon maintenait une certaine distance, une réserve teintée de timidité malgré les mois écoulés. Mais je pense qu'elle appréciait ma présence et la possibilité de découvrir un nouveau groupe d'amis avec lesquels elle partageait le temps – souvent improductif – des longues journées qui la séparait de son travail nocturne.

Après quelques temps, elle accepte de m'accorder un entretien. Lorsque je l'interroge, Fon a trente-trois ans. Née à Khorat (Nakhon Ratchasima), dans le Nord-est de la Thaïlande, elle vit à Bangkok depuis ses deux ans. Elle n'a jamais connu son père dont elle sait juste qu'il a délaissé le foyer familial quelques semaines après avoir appris que sa compagne était enceinte. Fon n'a jamais été scolarisée. À onze ans, elle travaille avec sa mère au marché de légumes de Wongwian Yai, à l'ouest de Bangkok. C'est encore adolescente qu'elle se marie à un Thaïlandais dont elle se sépare quelques années plus tard. De cette première union naît une fille, mais Fon ne la voit pas grandir. Son ancien mari lui retire brutalement la garde de l'enfant lorsqu'ils se séparent et qu'il décide de l'élever seul, en Isan, à Buriram. Un an après son divorce, elle se fait embaucher comme serveuse dans un restaurant de la capitale. Mais suite aux conseils d'une amie qu'elle rencontre là-bas, elle démissionne rapidement pour

⁷ Ces transformations induites par la fréquentation des étrangers se traduisent par des manifestations aussi variées que l'expression d'identités sexuelles nouvelles, une certaine *hexis*, la transformation d'obligations morales, etc. Il faudrait conduire une enquête plus approfondie sur les effets sociaux de ces rencontres, en s'interrogeant notamment sur les moyens d'en rendre compte. Les qualifications morales et politiques (comme « émancipation ») doivent être interrogées : elles peuvent contenir un implicite ethnocentrique et se positionnent (aussi) en fonction de discours locaux pris dans un rapport dialectique avec « l'occident ».

intégrer un *go-go bar* de Nana, ce quartier concurrent de Patpong au début de l'avenue Sukhumvit. De serveuse, elle devient prostituée, dansant en bikini sur les podiums du *Hollywood 2* puis du *G-spot*. Elle rencontre quelques clients réguliers avec lesquels elle s'engage dans des relations suivies ; parmi eux, deux Américains et un Hollandais, des Occidentaux avec lesquels elle me dit avoir ressenti de vrais « sentiments » (*rusuk*). Ils sont deux fois plus âgés qu'elle (la cinquantaine) mais elle m'affirme en riant « préférer les vieux [...] Ils sont plus calmes, plus posés et réfléchissent plus ». L'argent afflue ; elle se rappelle des deux années qui suivent comme d'une période faste. Elle devient même propriétaire et achète un appartement dans un condominium de Pattaya. Fon obtient de l'un de ses amants reparti en Floride des versements qui atteignent une année 600 000 bahts (environ 12 000 €), auxquels se rajoutent d'autres envois épisodiques d'amants plus occasionnels. Elle quitte alors le travail prostitutionnel salarié et vit de ces rentes régulières. Mais tout « part en shopping ou en cadeaux », à ses sœurs ou ses amies. Suite à une peine de cœur et après quelques mois d'ennui à Pattaya, elle décide de revenir à Bangkok et de reprendre une activité régulière. Mais à 27 ans, elle peine à retrouver un travail. Fon vieillit et commence à se trouver déclassée sur le marché concurrentiel de la prostitution touristique. Elle parvient toutefois à intégrer le *Rainbow 4*, toujours au *Nana Entertainment Plaza*⁸. Mais elle se lasse et dit souffrir « de problèmes de santé », au sujet desquels elle reste évasive. Au bout de quelques mois, elle décide de quitter définitivement Nana. Depuis sept ans, elle suit une formation scolaire à *Empower* qui lui a permis d'obtenir l'équivalent d'un baccalauréat. Mais les connaissances acquises ne l'ont pas aidée à trouver un nouvel emploi salarié, malgré sa volonté d'intégrer un salon de beauté. Les années passent et les économies rescapées des dépenses faramineuses de sa jeunesse disparaissent. Fon a revendu son appartement ; elle vit dorénavant des rencontres qu'elle parvient à nouer au comptoir de quelques bars de la capitale où elle travaille en *free-lance*.

Au fur et à mesure de l'interview, le ton enjoué un peu forcé que j'avais toujours entendu chez Fon disparaît. L'évocation de son parcours familial, de ses relations avec les hommes étrangers, de sa précarité économique et de sa vie nocturne dissipe le sourire poli qu'elle adoptait dans la plupart de ses interactions, avec moi comme avec ses amies thaïes de l'association. Une fois l'enregistreur coupé, au moment de se séparer, Fon me retient le bras et me lance, les yeux humides et la voix chevrotante :

« Tu vas retourner en France, dans 15 jours, c'est ça ?

- *Oui*.

- Emmène-moi avec toi, je ferai ce que tu veux. »

Surpris et gêné d'une situation à laquelle je n'avais jamais été confronté, je me rassois et lui explique le plus calmement possible :

« *Mais tu sais bien que je ne peux pas faire ça. Pourquoi tu me demandes ça ?*

- Mais je ferai ce que tu veux. Je peux être masseuse dans un salon, ou je peux travailler chez toi et faire le ménage.

- *Fon...*

- Ou pour tes parents. Je peux aller en France et travailler chez eux. Ils ont sûrement besoin d'une femme de ménage. Je peux faire le ménage. Je n'ai pas

⁸ Le *Nana Entertainment Plaza* (ou *NEP*) est un espace semi-circulaire sur Sukhumvit Soi 4 qui concentre sur plusieurs étages un grand nombre de *go-go bars* et de *beer bars*.

besoin de grand-chose, juste une place pour dormir. Je n'ai pas besoin de salaire. Je peux faire n'importe quoi en Europe tu sais... Emmène-moi, je veux partir... »

Elle sanglote alors et je la réconforte du mieux possible, en lui rappelant les raisons de ma présence en Thaïlande et en lui expliquant que je ne peux, ni ne veux, conclure ce type de marché avec elle. Une fois calmée, elle acquiesce, gênée à son tour. Nous nous séparons quelques instants plus tard, tous deux troublés par sa tentative désespérée.

Outre la compassion que suscite nécessairement une telle révélation, j'ai ressenti un mélange de gêne et de surprise face à une situation de détresse que l'on ne m'avait jamais communiquée aussi ouvertement. Ce sentiment s'est rapidement teinté d'une légère culpabilité quant à certaines ambiguïtés dont, apparemment, je restais responsable. Une amie occidentale à qui je racontais l'entretien quelques jours plus tard a renforcé cette impression, moquant ce qu'elle croyait être chez moi au mieux de la naïveté, au pire de l'aveuglement. Pour elle « ce n'[était] pas surprenant vu ce qu'elle [devait] endurer ». D'ailleurs, elle me plaignait d'avoir choisi un tel sujet où les « histoires que [j]'entendais à longueur de journée » devaient être particulièrement « affreuses ». Le monde de la prostitution au sein duquel j'enquêtai ne pouvait être que « sordide » et, lorsque je commençais à nuancer ses propos, elle m'a renvoyé avec aplomb les larmes de Fon et son désir de fuite. Outre le malaise provoqué par l'incongruité poignante d'une situation de détresse paradoxalement inattendue, se posait alors la question de la « bonne interprétation » des relations que j'observais, et de ma capacité à maintenir un regard critique sur la violence de rapports sociaux de sexe qui – tout en se révélant dans l'inégalité de nos positions respectives – ne se donnait pas à voir nécessairement dans la banalité du quotidien.

J'ai longtemps peiné à intégrer ces pleurs à mon analyse du tourisme sexuel. Les larmes de Fon me semblent représentatives de ces situations ambivalentes qui pourraient potentiellement nourrir une pluralité d'interprétations concurrentes. En se concentrant sur la souffrance exprimée par Fon et sa demande pathétique, il serait possible d'illustrer une analyse structurelle de la domination masculine insistant sur les contraintes qui s'exercent à l'encontre des femmes pauvres, asiatiques, vieillissantes et reléguées. À l'inverse, en occultant ces larmes pour se concentrer sur sa trajectoire, on pourrait paradoxalement insister sur l'importance des ressources dont peuvent disposer les femmes du quartier ; si, lors de l'entretien, Fon traversait une situation particulièrement critique, son parcours, son vécu et, d'une certaine manière, les espoirs qu'elle continuait d'entretenir témoignaient d'une capacité (partiellement révolue) à tirer bénéfice du commerce de sa sexualité (objectivable notamment par la somme importante de ses revenus passés). Or il me semble que l'un des principaux enjeux des recherches féministes actuelles réside justement dans la nécessité de refuser les termes de cette opposition. Le respect de la situation d'enquête implique de ne pas opter pour une grille interprétative exclusive, au risque de déformer la réalité observée. Si la domination masculine structure les relations prostitutionnelles dans le tourisme, les Thaïlandaises concernées n'en sont pas moins des sujets de leurs existences. En retour, les échanges entre touristes occidentaux et Thaïlandaises d'un quartier de prostitution ne prennent sens que lorsqu'on dépasse le cadre restrictif de leur interaction, pour intégrer à leur relation les rapports de domination qui la constituent et la rendent possible. Il importe donc de tenter le dépassement conjoint des lectures structurelles et interactionnelles de la sexualité pour articuler contraintes et ressources, domination et subjectivité.

2. Le sujet dominé

in BROQUA Christophe & DESCHAMPS Catherine (dir.), *L'échange economico-sexuel*, Paris, Editions de l'Ehess, 2014, pp.339-362

La situation vécue avec Fon appelle un dispositif théorique capable de rendre compte conjointement d'une position dominée et d'une capacité d'agir. Le domaine dit « privé », les désirs, les envies, la volonté ou l'expression d'un consentement ne sont en rien extérieurs au pouvoir. Et la domination est d'autant plus forte et résistante qu'elle sait se rendre aveugle, aux dominé-e-s comme aux dominant-e-s. Mais si la subjectivité féminine est contrainte par la domination masculine, elle ne peut se réduire à son reflet au risque de manquer l'histoire et les variabilités individuelles. La méthode ethnographique produit des données qui peuvent faciliter une résolution pratique de ce problème théorique, en permettant l'articulation entre cadre et action, structure et individus. En portant une attention aux pratiques quotidiennes des femmes du quartier – y compris les plus triviales et anecdotiques –, il devient possible de saisir les multiples réagencements qui caractérisent leurs relations aux touristes, ces constantes négociations où se transforment des rapports de pouvoirs performés, donc réactivés et mouvants. Mais cet effort ethnographique appelle une précaution méthodologique préalable : veiller à toujours repousser davantage ces jugements implicites, parfois justifiés comme « politiques », qui traversent inmanquablement un rapport à l'objet, y compris théorique.

2.1. CQFD

Le travail de Paola Tabet ne porte pas sur les relations concrètes, encore moins sur les personnes. Et ses recherches n'ont pas pour objet le vécu, les discours, les ressentis, les affects ou les désirs. Pour autant, la subjectivité féminine traverse sa réflexion et son traitement parfois ambigu illustre certaines difficultés rencontrées par la tradition matérialiste pour intégrer le sujet dominé à ses analyses. Le traitement réservé à l'amour – notamment chez les femmes – peut apparaître paradigmatique de cette tension irrésolue entre structure et individu. Ainsi par exemple, dans *La grande arnaque*, Paola Tabet se base sur le récit que fait Marjorie Shoshak de la vie de Nisa (Shoshak, 1983), une femme appartenant à la population des !Kung – chasseurs-cueilleurs du désert du Kalahari (p. 61 et *suiv.*) Comme beaucoup de fillettes !Kung, Nisa a été violée par « de petits mâles » (p. 62), puis contrainte à un mariage arrangé. La situation est bien évidemment douloureuse : « la toute jeune fille ne peut exprimer le désespoir qui la saisit et parfois la pousse à des tentatives de suicide » (p. 62). Mais, progressivement, « Nisa apprend le comportement sexuel requis : accepter le désir du mari comme prioritaire, faire l'amour, y avoir du désir, y avoir du plaisir. Et au bout du compte elle se reconnaît dans la forme de sexualité qu'on lui a imposée » (p. 63).

L'exemple de Nisa est mobilisé car exemplificatoire de l'incapacité des femmes à « s'opposer de front au système » (p. 67) ; plus les formes de résistance qu'elle peut déployer sont, moins que le produit du pouvoir, la marque d'un « conditionnement » qui nie pour partie la capacité d'action des dominées. Il en va ainsi des sentiments, lus comme (et réduits à) l'incorporation d'une violence :

« La violence, la dépendance et le don parviennent par des voies diverses à produire, dans une majorité de cas, le conditionnement requis, conditionnement auquel on donne aussi le nom d'affection ou d'amour » (p. 68).

Or cette lecture, qui suggère que la subjectivité peut s'interpréter comme le reflet mécanique d'une domination subie, reste problématique à plusieurs niveaux. Sur un plan méthodologique d'abord, elle invite à traiter différemment du vécu des hommes et des femmes (sur une base sexuée et non genrée), présupposant que seuls « l'affection ou l'amour » des femmes seraient

l'expression d'une aliénation ; les hommes exprimeraient, à l'inverse, une volonté et une puissance. Sans postuler équivalence ni réciprocité, des travaux conduits sur l'intime et les affects montrent au contraire que *tout* sentiment est *traversé de* et *construit par* des rapports de pouvoir – même, et peut-être surtout, lorsqu'ils sont vécus comme évidents ou naturels⁹. Mais ce présupposé ne sépare pas que le groupe des femmes et celui des hommes ; il fonde aussi une hiérarchisation implicite des femmes en fonction de leur authenticité supposée. Les femmes seraient libres – ou pour le moins libérées – en fonction de leur capacité à s'affranchir de ce « conditionnement » qui les aliénerait. Or il n'existe pas de sujet-femme indépendant de la relation dialectique entretenu avec les hommes ; et les affects émergent nécessairement au sein de cette relation contraignante où les femmes (comme les hommes) se construisent comme sujets contraints.

Cette critique matérialiste du « conditionnement » ou du reflet – d'inspiration marxiste – a certaines conséquences méthodologiques problématiques. Elle renforce notamment une hiérarchisation interprétative entre les différentes expressions des subjectivités féminines. Si les femmes satisfaites sont pensées aveuglées, celles qui le sont moins toucheraient à une conscience supérieure de leur condition. Et si les sentiments moralement « positifs » (comme l'amour ou l'affection) sont envisagés comme le reflet d'un conditionnement, le malheur est au contraire investi d'une vertu démonstrative (*i.e.* : « elle est malheureuse *parce que* dominée »). Il y aurait une vérité des opprimées refusée aux aliénées... Ce présupposé se traduit par le primat accordé aux marques supposées de la domination, et notamment la souffrance. Dans *La grande arnaque*, les pages que Paola Tabet consacre au tourisme sexuel illustrent le recours à cette fausse évidence d'une souffrance des opprimées (et, à travers elle, au sentiment compassionnel qu'elle provoque) pour renforcer sa critique de la domination masculine :

« Les récits de vie des femmes philippines ou thaïlandaises évoquent la misère dans les villages, les mauvais traitements familiaux, la charge des enfants, des frères et sœurs, la décision de partir, puis les emplois misérables comme domestiques ou autres, enfin le passage au travail du sexe dans ses diverses modalités plus ou moins exploitées et organisées, la prostitution aux militaires et aux étrangers, les périodes où elles sont tombées amoureuses ou en tout cas où elles ont rencontré un homme "qui t'entretient, parfois t'épouse, parfois, avec un peu de chance, t'emmènera avec lui, peut-être même sur un autre continent". Il leur arrive de raconter des étapes ultérieures, la migration vers des pays plus riches, puis les retours, les situations souvent insupportables dans le mariage, la cohabitation ou la prostitution explicite, les passages répétés d'une situation à l'autre » (Tabet, 2004, p. 136-137).

Certes, ces informations disent une vérité du quartier que j'ai pu retrouver lors de mon enquête à Patpong : origine sociale modeste, faible niveau de qualification, passé amoureux difficile, espoir d'une rencontre salvatrice, etc. Mais cette vérité n'est que partielle ; et on ne sait rien de désirs moins dicibles car moins conformes à la représentation des femmes en victimes dépossédées de leur existence. Par exemple, la volonté qu'ont certaines Thaïlandaises de rencontrer un « homme bien », un « bon *farang* », un occidental à « épouser », ne se réduit pas qu'à la nécessité économique, à la fascination pour l'étranger ou à l'incapacité de saisir « la signification » de la relation qui les unit aux « Blancs ». Ces désirs d'émigration, de réussite sociale, de stabilité affective font d'abord écho à une multitude de

⁹ Voir notamment Stoler, 2013 et Povinelli, 2006.

facteurs intriqués : hiérarchies sociales, valeurs morales des classes populaires, poids de la religion, respect des structures familiales, structure du marché du travail, etc. Ensuite ces désirs fonctionnent ensemble, même s'ils semblent parfois contradictoires. L'enjeu réside justement dans la nécessité d'intégrer dans un même mouvement des désirs aussi variés que rechercher un mari, vouloir de l'argent pour soi, sa famille, ses enfants, avoir envie d'être reconnue, aimée, désirée, parfois rechercher du plaisir sexuel, espérer une vie stable, une « situation », mais aussi quitter Patpong et oublier le monde de la prostitution, les risques de contamination au VIH/sida, les clients pressants, les demandes infamantes, la honte, la culpabilité, etc. Tous ces désirs racontent aussi certaines logiques du quartier et certaines expériences vécues, et les discours par lesquels on y accède doivent être traités de manière équivalente. Bien sûr, il ne s'agit pas de prétendre que les discours « positifs » ont un degré de vérité supérieur à l'expression d'une souffrance, au risque de reproduire en sens inverse la logique critiquée. Mais les discours heureux doivent être traités comme les discours malheureux : ils ne sont *a priori* ni plus vrais, ni plus faux. Ils ne sont pas non plus équivalents ni compensatoires : que certaines femmes se disent « heureuses » ou « satisfaites » de leur sort n'empêche pas le malheur de certaines ni ne justifie, sur un plan analytique, la domination masculine, la violence des rapports Nord-Sud ou les logiques racialisantes qui exotisent les femmes asiatiques. Rendre compte de la complexité du quartier, c'est justement proposer une analyse susceptible de traiter indifféremment des discours et des affects, sans réserver à certains un degré de vérité supérieur (voire exclusif) au motif qu'ils valideraient empiriquement cette domination masculine qu'il fallait démontrer.

2.2. Résistances pratiques

Une réflexion centrée sur l'action plus que la structure éclaire les relations, en permettant d'accéder aux formes pratiques de résistance. Là-encore, cette perspective appelle à prendre quelques distances avec la théorie de l'échange economico-sexuel dans laquelle la résistance est moins pensée comme un produit du pouvoir que comme un espace qui lui serait partiellement extérieur.

Mais penser la résistance comme un « espace propre » pose question : comment déterminer ce qui relève de chacun des registres particuliers ? Comment et pourquoi traiter certaines données (discours, affects, etc.) comme l'expression d'une liberté alors que d'autres sont renvoyées au seul produit d'une contrainte, si toute action reste incorporée dans une structure de domination masculine universelle ? Et cette possibilité de résistance ne suppose-t-elle pas à son tour un degré d'authenticité relatif des actions féminines, alors qu'elles sont au contraire systématiquement travaillées par la relation dialectique qui unit les dominants aux dominés ? Dans une perspective d'inspiration foucauldienne, Lila Abu-Lughold propose de penser la résistance au pouvoir comme un produit du pouvoir. Elle écrit ainsi :

« Nous devrions envisager la résistance comme un *diagnostique* du pouvoir [...] [Michel Foucault] a montré comment le pouvoir ne fonctionne pas que négativement, par le déni, la limite, l'interdiction ou la répression, mais aussi positivement, en produisant de nouvelles formes de plaisirs, de systèmes de savoir, des biens et des discours. [...] Nous pouvons continuer à explorer toute sorte de résistance, sans en considérer aucune triviale ; mais, plutôt que de les considérer comme les marques d'une liberté humaine, nous pouvons stratégiquement les utiliser pour en savoir davantage sur les formes du pouvoir » (Abu-Lughold, 1990, p. 42. *Ma traduction*).

Ces actions triviales de résistance prennent des formes variées, à étudier. À Patpong, par exemple, elles s'observent en dehors du cadre limité des relations sexuelles tarifées. En effet, il n'est pas rare que les échanges se poursuivent par des sorties, du shopping, des dîners au restaurant, des visites de la ville, parfois un accompagnement pour le reste du séjour des étrangers, etc. Or, dans ces situations concrètes, les femmes de Patpong occupent une position centrale qui leur accorde une place et du pouvoir : elles parlent thaï, connaissent le pays, permettent de « découvrir la Thaïlande autrement », et surtout, comme elles s'en vantent parfois, savent « ce qu'aiment les *farangs* ». Elles « aident les touristes à s'amuser » et ces activités, en apparence insignifiantes, transforment la nature même des échanges.

Ces actions ont notamment pour effet de déplacer le cadre de la relation tarifée. Elles facilitent des réagencements continus, des négociations constantes par lesquelles se construisent les transactions. Ces négociations agissent directement sur le continuum de l'échange economico-sexuel en participant d'une redéfinition des termes de l'échange. Comme l'écrivent Marlène Benquet et Mathieu Trachman :

« Loin de préexister aux échanges, la délimitation de ce qui relève de l'économique dans les transactions sexuelles se construit dans les interactions au cours de processus de définitions et de codages fréquemment réélaborés : une mise en équivalence des objets de l'échange d'une part, une mise entre parenthèses des rapports personnels entre les partenaires de l'échange de l'autre (Weber, 2000). Les frontières ne sont pas données, et c'est bien les opérations de mise en équivalence et de mise entre parenthèses qui sont centrales comme pratiques et résultats plus ou moins stabilisés, pouvant toujours être remises en question » (Benquet et Trachman, 2009).

Cette critique de la définition interactionnelle de l'économique est applicable au sexuel. C'est, là encore, par les « interactions au cours de processus de définitions et de codages fréquemment réélaborés » que se délimite le sexuel ou plutôt ce que les individus considèrent, classent et pensent comme relevant du sexuel. Ces catégorisations influent directement sur les pratiques et permettent le déploiement en acte de résistances quotidiennes qui, moins qu'extérieures au pouvoir, en sont au contraire l'un des produits. Il en va ainsi du refus de tarifier et spécifier les pratiques, de la mise en avant d'un standard de conjugalité, de la forme que peuvent prendre certains échanges, des lieux de la rencontre, des jeux de langage, du plaisir, etc. Ainsi par exemple, certaines femmes inscrivent les relations nouées à Patpong dans le cadre de relations sentimentales, ce qui facilite paradoxalement une demande de soutien financier régulier lorsque le « petit copain » est reparti en Europe ou aux Etats-Unis. Un « bon compagnon » ne doit-il pas aider sa « girlfriend » restée en Thaïlande, puisqu'il « tient à elle » ? Plus subtilement, la relation dépassant parfois le cadre limitatif du quartier, la temporalité de certains échanges permet le développement de liens affectifs, l'accès à des espaces dissimulés, une connaissance pratique de la fête, un voyage simplifié, etc. En bref, pour certains, la fréquentation d'une femme de Patpong peut non seulement faire partie de l'expérience touristique, mais aussi transformer cette expérience bien au-delà du sexuel. Dernier exemple, dans le discours de la majorité des femmes rencontrées, le *farang* reste, sans conteste, un meilleur parti que le « Thaïlandais », dont la plupart s'accordent à critiquer les travers : machisme, infidélité, inconséquence, imprévoyance, etc. Dès lors, le « Blanc » est souvent présenté comme une nouvelle possibilité à laquelle on prétend après un passé conjugal difficile. Moins qu'une violence, les *farangs* sont perçus comme des opportunités ; reste, avec un peu de « chance », à « trouver le bon ». Les exemples pourraient être

multipliés... Mais au-delà des pratiques qu'il est impossible de détailler plus avant¹⁰, il importe de saisir que les analyses centrées sur la structure peinent à intégrer ces réagencements : les théories matérialistes excluent le plus souvent la sexualité pratique de leur réflexion sur le sexuel. Pourtant, ces jeux de classement, ces dynamiques, ces redéfinitions influent sur les relations ; ils sont même centraux pour saisir ce qui se joue dans les échanges. Car si la sexualité féminine a une valeur dans des « structures » de domination masculine, celle-ci est constamment renégociée, discutée, établie par la forme concrète des relations. Et les femmes, y compris dans des quartiers comme Patpong, développent au quotidien des formes de résistances pratiques qui, si elles sont à la fois produites par et productrices de rapports de pouvoir, illustrent leur capacité d'agir et montrent la nécessité – scientifique, morale et politique – d'intégrer le sujet à l'analyse de la domination.

Restent les larmes de Fon... En guise de conclusion, j'aimerais revenir sur cet épisode pour souligner la dimension heuristique d'une réintégration pratique du sujet dans l'analyse de la domination masculine. La surprise que j'ai pu ressentir face à ses larmes me semble un effet délétère de la routinisation du travail de terrain qui tend à lisser la diversité des individus rencontrés et des situations vécues, minimisant la violence des rapports de domination qui me séparaient des hommes et surtout des femmes du quartier. Les larmes de Fon ont brutalement rappelé la permanence de nos positions respectives, resignifiant dans un échange particulier une vérité dissimulée dans la plupart de mes interactions quotidiennes. Mais aussi brutal et utile qu'il soit, ce rappel à un ordre ne prend sens que si l'on considère la situation dans lequel il émerge. Ces pleurs ne peuvent être réduits à l'expression d'une souffrance produite par une position subalterne. Fon a été la première à m'exprimer ce type de sentiments. Certes, il arrivait que certaines femmes pleurent lors d'entretiens en évoquant leur trajectoire ou leur situation, mais ces larmes émergeaient le plus souvent lorsqu'elles me parlaient de leur passé affectif, de leurs premiers maris thaïlandais ou des enfants qu'elles laissaient en province. Mais les pleurs de Fon sont moins apparus comme un effet de la fonction cathartique des entretiens que comme la marque d'une urgence. Pour certains observateurs, comme mon amie à laquelle j'avais racontée la scène, je sais que mon sexe, mon âge, ma couleur de peau peuvent apparaître comme les variables fondamentales d'une insuffisance apparemment évidente ; l'irréductibilité de nos différences (et donc de notre distance) empêcherait fondamentalement d'accéder à une compréhension des relations. Mais cette critique spontanée du sociologue manque justement le contexte d'énonciation et la capacité d'agir de Fon en nous renvoyant à des positions indépendantes de nous-mêmes. Dans cette perspective, c'est moins les larmes que Fon m'a adressé qu'il faudrait penser que la souffrance d'une femme asiatique exprimée à l'homme occidental, incarnant la violence de la domination masculine. Or sa détresse, aussi poignante fut-elle, n'est pas en soi ni moins ni plus signifiante que les rires échangés avec d'autres femmes, les discussions détendues au sein de l'association fréquentée, les sorties conjointes ou les activités que nous avons pu vivre ensemble. Je reste aujourd'hui persuadé que Fon ne croyait pas véritablement aux chances que sa demande aboutisse. Mais elle savait qu'en la formulant elle susciterait chez moi un sentiment de pitié dont elle aurait pu tirer bénéfice. Je ne me prononce pas sur la sincérité de sa peine ; il ne s'agit pas de renvoyer tout sentiment à une stratégie consciente, au risque de reproduire une fois de plus sur les femmes de Patpong le « stigmatisme de putain » qui les entache déjà (Pheterson, 2001 [1996]). Mais Fon a certainement agi avec moi comme avec d'autres

¹⁰ Pour des développements plus précis sur les pratiques, les jeux et les ajustements, voir Roux, 2011.

in BROQUA Christophe & DESCHAMPS Catherine (dir.), *L'échange économique-sexuel*, Paris, Editions de l'Ehess, 2014, pp.339-362

farangs, espérant peut-être que la compassion pourrait transformer nos relations. Je doute qu'elle ait attendu explicitement de l'argent, un cadeau ou toute autre rémunération matérielle. Mais elle ménageait certainement cette possibilité ultérieure, en rappelant à sa manière le jeu de rôle qui encadre les relations nouées à Patpong où les attentes formulées envers les hommes occidentaux érigent les dominants en protecteurs. Les larmes de Fon émergent bien sûr d'un cadre défini par l'intrication d'une pluralité de rapports de domination (en termes de genre, de classe, de « race », de mobilité, etc.). Mais elles sont aussi une action qui transforment une relation ; elles brisent l'apparente banalité du quotidien en performant de nouvelles potentialités qui, tout en s'inscrivant dans la permanence d'une structure, permettent déplacements et réagencements. Dès lors, les pleurs de Fon ne sont pas que la marque de la domination qui s'exerce contre elle. Elles sont aussi l'expression d'une subjectivité produite au sein de rapports de pouvoir intriqués et, la marque d'une capacité d'agir qui rappelle que les dominées sont aussi des sujets.

Bibliographie

- ABU-LUGHOLD Lila, 1990, « The Romance of Resistance: Tracing Transformations of Power Through Bedouin Women », *American Ethnologist*, vol. 17, n° 1, p. 41-55.
- BENQUET Marlène et TRACHMAN Mathieu, 2009, « Actualité des échanges économique-sexuels », *Genre, sexualité et société*, n°2 (en ligne).
- BISHOP Ryan et ROBINSON Lilian, 2004, « Genealogies of Exotic Desire: The Thai Night Market in the Western Imagination », dans Peter Jackson et Nerida Cook (eds.), *Genders and Sexualities in Modern Thailand*, Chiang Mai, Silksworm Books, p. 192-205.
- BRENNAN Denise, 2004, *What's Love Got to Do With It? Transnational Desires and Sex Tourism in the Dominican Republic*, Durham, Duke University Press.
- BROQUA Christophe et EBOKO Fred, 2009, « La fabrique des identités sexuelles », *Autrepart*, n° 49, p. 3-13.
- BURAWOY Michael *et al.*, 2000, *Global Ethnography: Forces, Connections, and Imaginations in a Postmodern World*, Berkeley, University of California Press.
- COHEN Erik, 2001 [1996], *Thai Tourism: Hill Tribes, Islands and Open-ended Prostitution*, Bangkok, White Lotus.
- ENLOE Cynthia, 2000 [1989], *Bananas, Beaches and Bases: Making Feminist Sense of International Politics*, Berkeley, University of California Press.
- FOUCAULT Michel, 1994, « Le sujet et le pouvoir » (1982), dans *Dits et écrits, t. 4* (§ 306), Paris, Gallimard, p. 222-243.
- HUNTER Mark, 2002, « The Materiality of Everyday Sex: Thinking Beyond 'Prostitution' », *African Studies*, vol. 61, n° 1, p. 99-120.
- MANDERSON Lenore, 1992, « Public Sex Performances in Patpong and Explorations of the Edge of Imagination », *Journal of Sex Research*, vol. 29, n° 4, p. 451-475.
- MONTGOMERY Heather, 2001, *Modern Babylon? Prostituting Children in Thailand*, New York, Berghahn Books.
- ODZER Cleo, 1994, *Patpong Sisters: An American Woman's View of the Bangkok Sex World*, New York, Arcade Publishing.
- PHETERSON Gail, 2001 [1996], *Le prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan.
- PHONGPAICHT Pasuk, 1982, *From Peasant Girls to Bangkok Masseuses*, Genève, BIT.
- POVINELLI Elizabeth, 2006, *The Empire of Love: Toward a Theory of Intimacy, Genealogy, and Carnality*, Durham, Duke University Press.
- ROUX Sébastien, 2011, *No money, no honey. Economies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*, Paris, La Découverte, 2011.

in BROQUA Christophe & DESCHAMPS Catherine (dir.), *L'échange économique-sexuel*, Paris, Editions de l'Ehess, 2014, pp.339-362

- 2012, « “On n'est pas gênées”. La compassion à l'épreuve du tourisme sexuel », dans Jean-Sébastien Eideliman et Didier Fassin (eds.), *Les économies morales contemporaines*, Paris, La Découverte.
- SHOSHAK Marjorie, 1983, *Nisa: The Life and Words of a !Kung Woman*, New York, Vintage Books.
- STOLER Ann Laura, 2013, *La Chair de l'empire. Savoirs intimes et pouvoirs raciaux en régime colonial*, Paris, La Découverte.
- TABET Paola, *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, 2004.
- TRUONG Thanh-Dam, 1983, « The Dynamics of Sex Tourism: the Case of Southeast Asia », *Development and Change*, vol. 14, n° 4, p. 533-553.
- VANASPONG Chitraporn, 2002, « A portrait of the Lady: The Portrayal of Thailand and its Prostitutes in the International Media », dans Suzanna Thorbeket Bandana Pattanaik (eds.), *Transnational prostitution. Changing Patterns in a Global Context*, New York, Zed Books, p. 139-155.
- WEBER Florence, 2000, « Transactions marchandes, échanges rituels, relations personnelles. Une ethnographie économique après le Grand Partage », *Genèses*, vol. 41, p. 85-107.